

Comment un aviateur Américain fut sauvé malgré lui par un ouvrier de scierie

(Suite de la première page)

Jeune ménage, M. et Mme Hecquet résidaient, en 1944, au Val de Bures, un hameau de Rosay enserré par la forêt au dessous du Camp Cusson, sur la route des Longs Vallons. M. Hecquet, âgé alors d'une vingtaine d'années, travaillait à cette époque à la scierie Hartout, à Rosay; depuis qu'elle est fermée, il est employé à l'usine Decommère à St-Saëns, voilà 18 ans maintenant, et il habite aujourd'hui une maison du Pont-du-Thil, entre St-Martin-Osmoyville et St-Saëns.

A son retour de la scierie, le soir, car M. Hecquet mangeait à la gamelle le midi sur le chantier, sa femme le prévint que son chien avait aboyé toute la journée en direction de la forêt, au-dessus de laquelle un avion s'était abattu le matin. Nous étions au début de juin, quelques jours après le débarquement, et la « Flack » allemande, encore efficace, était meurtrière pour les appareils alliés.

Ce chien qui aboie constamment, ça n'est pas normal. Pendant que son mari s'absente pour aller chercher du lait à la ferme du château des Authieux, Mme Hecquet se rend dans le bois, et découvre alors l'aviateur américain blessé au visage, immobilisé par une plaie à la jambe. Elle le ramène chez elle, mais le soldat, craignant d'être livré, reste méfiant, sur ses gardes; il prend M. Hecquet pour un Allemand en civil quand il se présente, et on a toutes les peines du monde à le rassurer. Finalement, M. Hecquet s'en souvient bien, il mange deux œufs sur le plat, accepte du lait frais rapporté de la ferme mais il refuse une « goutte ». La goutte, d'ailleurs, servira à un autre usage: comme il n'y a ni eau oxygénée ni alcool à 90°, on prend du premier jus de calvados à 90 ou 92° pour nettoyer les plaies. Et une fois la nuit tombée, on lui fait un abri dans la grange pour le camoufler.

Un Américain qui vous arrive du ciel sans crier gare, à cette époque, c'était plutôt encombrant, surtout lorsqu'il était blessé. M. Hecquet n'en était pas à son premier sauvetage puisqu'il avait recueilli pen-

dant plusieurs mois un prisonnier Russe évadé à qui Mme Vallès, une grande résistante de St-Saëns, avait procuré des faux papiers.

Le soir même, M. Hecquet va donc trouver le docteur Vallès et il lui explique la situation. Le médecin se rend à Rosay, entre en contact avec l'aviateur qui se montre toujours aussi méfiant et apeuré. Sans doute était-il choqué, et il y avait de quoi: tous ses camarades avaient été tués; le matin même, il avait quitté une base militaire confortable, quelque part en Angleterre, et en ce moment il se trouvait, blessé, au milieu de gens qu'il ne parvenait pas à comprendre et dont il redoutait qu'ils soient à la solde de l'ennemi.

Dans la langue de Shakespeare, qu'il pratique couramment, le docteur Vallès finit tout de même par l'apaiser et à obtenir qu'il quitte sa tenue militaire pour endosser les vêtements de travail de M. Hecquet. C'était tout de même moins voyant!

Pendant une semaine à peu près, l'Américain restera dans sa cache, puis le médecin lui en trouvera une autre où il attendra la Libération. Dans les jours qui suivirent le 31 août 1944, Thuc Thanton revint à Rosay; Mme Vallès le conduisit chez son sauveur pour qu'il lui fasse ses adieux avant d'être rapatrié en Angleterre.

Qu'est-il devenu ensuite? M. Hecquet n'en a plus eu de nouvelles. Et cependant, il ne faut pas croire que son intervention ne présentait aucun danger. Découvert, il risquait d'être abattu sur le champ et, dans la meilleure hypothèse, la déportation dans un camp de concentration, car les Allemands n'étaient pas les grands nigauds qu'on pourrait imaginer en les voyant opposés à Bourville et de Funès dans « La grande vadrouille »!

Pourquoi M. et Mme Hecquet ont-ils sauvé cet aviateur? donner une explication à leur attitude n'est pas dans leur intention: ils l'ont fait parce qu'ils devaient le faire.

Je vous l'ai dit: les vrais braves restent modestes!